

Le discours de la dénonciation chez Evelyne Accad¹

Résumé:

Evelyne Accad est parmi les écrivaines libanaises qui a dévoilé les conditions déplorables de la femme où elle dénonce la tradition, l'excision et les abus de toutes sortes dont souffrent les femmes dans les pays arabes. Son objectif est de dénoncer le statut de la femme, les atteintes physiques et psychiques dont elle fait l'objet, confère ses enquêtes, ses nombreux articles et ses essais sur ce sujet. Le vécu des personnages féminins met en évidence la difficulté des relations sociales notamment conjugales et amoureuses, car la guerre de l'extérieur contribue encore à l'assujettissement de celles-ci se trouvant incapables de maintenir une relation au sein d'une société rongée par le mal/mâle.

Mots clés: Discours, Tradition, Excision, Guerre, Femme, Dénonciation

1. Introduction

Dans cette étude, nous nous intéressons à l'analyse du discours de la dénonciation chez Evelyne Accad. Ce discours s'inscrit dans le corpus de notre étude dans une période critique de l'histoire libanaise, une période de guerre et de conflits religieux entre musulmans et chrétiens où le rapport avec l'autre devient source de désunion et conduit à l'échec.

Nous explicitons dans un premier lieu le vécu amer des personnages qui est le vecteur du discours de la dénonciation. Nous déterminons dans un second lieu le cadre spatiotemporel et événementiel dans lequel apparaît le discours dénonciateur.

2. La dénonciation de la guerre et des relations familiales

L'Excisée et Coquelicot du massacre ne sont pas moins qu'une révolte affichée contre l'hypocrisie d'un peuple qui n'assume que difficilement ses responsabilités au lendemain de la guerre, c'est aussi le lieu d'un débat sur le politique et le religieux dans l'économie d'une vie confrontée à la guerre et à la mort.

La guerre attribue des rôles bien définis aux individus dans une société patriarcale. Les hommes sont épris d'un sentiment d'obligation pour défendre leurs convictions et les traditions en prenant les armes. Les

¹ - Mme.Fatiha ATTOU , Université Tahar Moulay de Saida.

pères, fils, maris et frères deviennent soldats. Mais les hommes, défendant leur pays, leurs lois et leur peuple, jouissent d'une autorité inébranlable qui sert à opprimer les autres dans la guerre:

...l'homme portant le fusil... plus il veut avoir du pouvoir sur les autres, plus il doit se servir de ses armes.. . [Ils] maintiennent leur ère de puissance, pour sauvegarder la virginité des filles - soi-disant l'honneur de la famille - cloîtrer leurs femmes, terroriser leurs enfants, voler et piller les autres, et augmenter leur prestige.¹

L'accumulation que contient ce passage a pour effet de générer des sentiments variés: de crainte, d'horreur, de haine, de peur et de terreur à l'égard de l'homme, exprimés par les verbes: cloîtrer, terroriser, voler, piller, augmenter. Elle crée des juxtapositions d'images expressives du rôle de l'homme dans une société patriarcale, en temps de guerre, tout en sachant que cette dernière demeure l'exercice d'une violence consistant dans les faits de tuer, blesser et mutiler les ennemis et de s'attaquer à leurs corps, sans réelle limitation à la souffrance. Ce passage fait aussi référence à un corps fragile et souffrant en même temps, celui des femmes et des enfants comme cibles de la violence des armes et des hommes, tout un contre-discours assumé par l'énonciation par rapport au discours officiel qui glorifie les soldats, en somme il s'agit de la manifestation d'un discours belliqueux.

De ce fait, la société a toujours été mâle et le pouvoir aux mains des hommes. L'autorité publique ou simplement sociale appartient aux hommes, c'est toujours pour le mâle un individu mâle:

Les barricades se sont dressées sur les mêmes rues, sous le même ciel, dans la même ville: frère contre frère, sœur contre sœur, enfants entraînés dans la débâcle. Les canons, les mitrailleuses, les roquettes et les fusils ont grondé entre côté chrétien et côté musulman, déchirant le silence, créant le vide, trouant l'espoir.²

La guerre consiste dans l'exercice d'une violence armée qui vise les corps, les bombes mitraillent de leurs éclats, brûlent et mutilent par leur souffle qui par leur puissance peuvent anéantir le corps dont il ne reste que de minuscules morceaux de chair. Ce passage fait état de l'horreur de la mutilation des corps et montre aussi la participation des femmes « sœur contre sœur ». A cet égard, la réalité de la violence de la guerre

1 Evelyne Accad, Coquelicot du massacre, Paris, L'Harmattan, 1988, p.133

2 Evelyne Accad, L'Excisée, Paris, L'Harmattan, 1982, p.32

reste la même dans tous les temps: tuer, égorger, trancher, mitrailler et bombarder.

Dans L'Excisée, la violence règne dans la ville, les bandes armées ont assujéti Beyrouth, semant la peur et la panique, où le sang coule, celui de la vengeance des chrétiens contre les musulmans et où le combat remplace le silence.

La guerre offre des images frappantes de la destruction parmi lesquelles l'image du mur ou ligne de démarcation « Qui coupe la ville en deux, empire de la terreur, de la destruction et de la mort. »¹

La narratrice brosse le portrait d'un Liban à la fois multiple et divisé. Deux grands groupes s'opposent, à partir d'un même repli identitaire mal fondé: d'un côté les musulmans, de l'autre les chrétiens. A quelques exceptions près, les deux groupes se retrouvent à l'opposé l'un de l'autre, chacun haïssant l'autre, chacun reprochant à l'autre les mêmes torts. Ainsi, l'incompréhension et les luttes dont sont témoins les lecteurs et lectrices, naissent de cette opposition. La violence et la souffrance sont infligées au corps pendant la guerre par des armes qui font couler beaucoup de sang, cette guerre qui n'en continue pas moins à faire appel au corps du combattant, le corps devient char, avion dans une dimension symbolique. Dès la petite enfance, les valeurs dominantes incitent les garçons à tuer le féminin en eux, à devenir des conquérants dans leur vie privée et sociale sous peine de voir leur virilité remise en question et d'être rejetés par leurs semblables. Le soldat sait qu'il n'est qu'un corps, mais qu'il veut le porter au-delà de lui-même en faisant de sa virilité physique l'expression de son être de soldat et de son appartenance au groupe viril. Le corps dans ce contexte est un corps soldat dressé à combattre, surmonter la peur et résister à la souffrance, mais aussi un corps fragile et souffrant, cible de la violence des armes et de l'homme. L'un devient l'altérité de l'autre. Tel que le personnage Adnan qui est aussi étranger au lecteur car, à part le passage où il raconte sa mutilation par ses frères (son souvenir individuel), nous ne connaissons pas beaucoup ses sentiments, il est étranger à Hayat aussi dans la mesure où il est absurde, désorienté et déstabilisé, il semble enfermé sur lui-même.

Du contexte de la guerre nous passons à un autre contexte familial où cette séparation entre les religions se répercute sur la relation homme/femme. Ceci renvoie à une démarcation et une dichotomie prégnante que nous décelons dans le discours d'Accad. Nous l'apercevons aussi à travers les personnages, entre autres Najmé dans

¹ Evelynne Accad, Coquelicot du massacre, Paris, L'Harmattan, 1988, p.25

Coquelicot du massacre qui est en quête de son statut de femme, se découvre insignifiante dans un monde tragiquement masculin qui façonne la vie de la femme et son être, en dépit de sa révolte intérieure, brime son ambition et ses moindres désirs. Du registre collectif à celui intime, ce changement marque toute une singularité d'une écriture qui a pour objectif de dénoncer la violence.

Ces différences affichées et revendiquées ne sont que les symptômes d'un seul et même mal, un mal qui attaque chacun d'eux dans sa peau, dans sa façon de penser, dans son être profond. Tous semblent en effet unis par le même soupçon, le même goût affiché pour des solutions violentes qui n'en sont évidemment pas, la même haine de l'Autre. Comment ne pas constater que, dans l'univers que nous présente l'auteure, l'Autre absolu pour les hommes est à la fois la Femme et la part du féminin en eux. Il s'agit là de la division originelle, la plus fondamentale qui puisse exister, à côté de laquelle l'importance des autres semble s'estomper:

Mais où est P. ? Elle ne le voit plus. Depuis qu'elle est enceinte, il la néglige. On dit qu'il est en ville... Depuis qu'elle ne sert plus à assouvir ses ardeurs de la nuit, depuis qu'il a semé la graine et que la graine a pris et qu'elle est clouée sur son lit, malade de chaleur et de peur devant cette nouvelle vie qu'elle sent en elle, il la délaisse. Il va ailleurs maintenant.¹

Avant leur mariage, « P » entraîne « E » dans les rues, il veut la revoir à tout prix, il l'incite à inventer des prétextes à la maison pour la voir, pour passer le plus de temps ensemble. « E » supporte la violence et la torture de son père pour rencontrer « P », elle est humiliée, punie et même enfermée à cause de lui, qui maintenant dévient non reconnaissant et indifférent, peut être que leur amour ne triomphe plus face à ce nouveau déchaînement de haine, ou peut être que leur amour ne trouve plus d'issue à ce nouveau cercle infernal (guerre/accalmie) qui est en train de se tisser, peut être que leur amour ne peut transformer les haines et les jalousie en espérance, en foi et en paix pour en faire une nouvelle terre.

Le lendemain E. se réveille très faible, avec dans la bouche, un goût amer et acide. Elle pose les mains sur son ventre. L'enfant a bougé. Elle essaie de se lever, mais elle retombe sans forces sur la natte. Où est-il, lui qui devait l'aider ? Lui qui devait la porter et la faire avancer dans des moments tels que ceux-ci où ses jambes refusent de la soutenir ? Elle regarde par la porte entrouverte le soleil qui se déverse à flots. Il ne

¹ Evelynne Accad, L'Excisée, Paris, L'Harmattan, 1982, p.82

reviendra pas. Il ne reviendra pas avant que l'enfant ne soit né. Et bien l'enfant ne naîtra pas. Et peut-être qu'il ne reviendra plus jamais.¹

Le personnage « E » tombe enceinte, elle porte en elle l'enfant de l'autre, absent et méprisant. La souffrance de ce corps est morale et physique, un corps abandonné, délaissé, mis à l'écart et sans soin, qui se présente comme l'instrument douloureux de la torture, dès lors châtié dans les pires meurtrissures.

Dans notre corpus, la femme se présente comme mutilée, ostracisée et privée de la voix, mais, malgré toutes les horreurs qu'elle subit, elle reste dotée d'une force et d'une persévérance inépuisable. Tel est le cas de L'Excisée et Coquelicot du massacre où l'auteure dénonce un à un ces états de sujétion et de domination qui accablent les femmes. Comment et jusqu'à quel point peut-on justifier la mort symbolique du personnage Najmé dans Coquelicot du massacre et la mort réelle du personnage « E » dans L'Excisée ? Le sort de Najmé prouve que la réalité d'une société dominée par l'homme existe toujours. C'est à cause des hommes que Najmé se drogue, subit un mariage forcé. Devons-nous distinguer ici les fortes réminiscences d'une société patriarcale au pouvoir autoritaire ? Il semble que, sous l'emprise de cette subjectivité masculine, l'héroïsme féminin est censé passer par la mort. L'auteure nous laisse comprendre que toute héroïne doit être sacrifiée d'une manière ou d'une autre, qu'elle doit toujours être une victime émissaire.

Ceci se voit à travers la description de Najmé dont le corps s'apparente à un espace de lutte, de champ de bataille:

C'est une descente vertigineuse, chaque cercle plus effrayant que le précédent, chaque étape plus asphyxiante, c'est comme notre guerre, le reflet vivant de notre tragédie sur notre corps même.²

Nous lisons dans Voyages en cancer:

Ils m'abandonnèrent dans cette pièce obscure, seulement éclairée par le rayon rouge du laser qui partageait mon corps et la lueur multicolore des boutons qui clignotaient. Je savais que les irradiations étaient indolores mais j'étais complètement terrorisée.³

Le corps de Najmé est comparé à un champ de bataille à cause de la guerre, celui d'Evelyne dans Voyages en cancer l'est aussi, terrorisé par

1 Ibid, p.92

2 Evelyne Accad, Coquelicot du massacre, Paris, L'Harmattan, 1988, p.100

3 Evelyne Accad, Voyages en cancer, Paris, L'Harmattan, 2000, p.153

les machines et les radiations issues de la technologie, de la guerre et de la civilisation, pour elle:

La médecine emprunte à la guerre, et la guerre emprunte aussi à la médecine. Voir les frappes chirurgicales des israéliens au Liban, supposées n'éliminer que les cibles choisies, sans danger collatéral. La cible médicale visée est la tumeur, mais chacun sait que les dommages collatéraux, physiques et psychiques, sont importants.¹

Derrière l'histoire de Najmé on retrouve un discours qui suggère que la drogue devient une expérience d'oppression qui est vécue différemment par les femmes et par les hommes. Pour Najmé la drogue devient la seule fuite possible « Elle préfère la fuite à la réflexion. »²

Et c'est effectivement ce que la dépendance de Najmé devient. C'est une fuite de son monde, une fuite de l'horreur de sa vie. Mais en choisissant la drogue comme moyen de fuir elle entre dans le cycle de violence, un cycle qui détruit le sens de la vie.

Elle se précipite dans sa voiture, la met en marche nerveusement. Elle conduit très vite...Elle appuie sur l'accélérateur. Le compteur de vitesse monte à cent. Elle fonce, aveuglée par la démence de son pays, elle-même prise par la folie et la frénésie de dompter la mort en la frôlant, en la narguant. Elle vire dans des tournants raides, sans klaxonner... Elle s'arrête dans un crissement de pneus.³

L'auteure nous montre dans ce passage à quel point Najmé est au bord de la folie, elle côtoie la mort à chaque instant de sa vie à cause de cette violence guerrière qui la pousse aux extrêmes. Elle est omniprésente dans l'œuvre d'Accad, nous l'apercevons même dans le comportement des personnages:

Najmé croit avoir une conscience politique parce qu'elle discute tous les jours des événements - qui a tiré sur qui, qui est mort, dans quel combat, quel groupe est aidé par quel pays – mais elle n'a pas appris à pousser l'analyse plus loin, à disséquer les problèmes à la racine.⁴

Dans cette perspective, l'auteure dénonce le malaise de toute une génération soumise à la violence, qui déteint aussi bien sur les lieux que sur les individus. Ces souffrances internes sont devenues presque insupportables. Najmé décrit les raisons pour lesquelles la dépendance continue:

1 Ibid, p.156

2 Evelyne Accad, Coquelicot du massacre, Paris, L'Harmattan, 1988, p.37

3 Ibid, p.36

4 Ibid, p.37

La drogue m'a aidée à taire les bruits de mon âme. Quand j'en prenais, je planais au-dessus de la souffrance de notre drame.¹

Najmé ainsi que ses camarades sont possédés par la drogue, ils s'abandonnent à elle et sont prêts à tout pour elle. Les jeunes sacrifient leur honneur pour cette poudre. Ils se vendent, et mentent.

Voilà trois ans que je prends cette drogue. De temps en temps, je la quitte. Mais la désintoxication est terrible – douleur dans tout le corps, vomissements, diarrhée. Et chaque fois, je me dis que c'est la dernière fois, que je ne recommencerai plus. Et toujours j'en reprends, comme poussée par une force invisible me conduisant à mon dernier jour. C'est le vertige !²

Puis, elle continue:

Grandir dans la guerre est terrible. Devoir tous les jours faire face à la mort et à la violence, est insupportable et insurmontable. Nous aurions tellement voulu trouver une issue, une petite fenêtre nous permettant de fuir cette horrible réalité.³

L'individu se détruit physiquement et moralement, c'est le chaos, et c'est la drogue qui accélère ce processus entraînant la société à l'autodestruction. La drogue est devenue une force destructrice lors de la guerre au Liban, les jeunes se droguent pour oublier la guerre et les miliciens se droguent pour arriver à tirer et à détruire.

L'œuvre d'Accad traite la problématique de l'intolérance de l'autre, la femme est toujours soumise, marginalisée et délaissée, dans une telle société c'est « P » qui présente généralement tout élément social de pouvoir opprimant. L'existence de ce qui représente l'altérité s'efface au fur et à mesure que nous avançons dans les événements de Coquelicot du massacre et de L'Excisée: mort, suicide, fuite ou disparition des personnages principaux.

3. La dénonciation de la tradition et de la pratique de l'excision

Accad affirme dans l'un de ses articles que c'est à cause de l'excision qu'elle a quitté son pays natal, donc, l'écriture pour elle est un moyen de mettre en scène son passé et son expérience personnelle, douloureux sur les plans personnel et politique.

Un événement qui déclencha des émotions très fortes allaient marquer le développement de mon écriture, un point de fixation ou de cristallisation qui allait en déterminer le centre et le but, fut quand je lus

1 Ibid, p.98

2 Ibid, p.99

3 Ibid

à propos de la pratique de l'excision, de l'infibulation, des mutilations sexuelles dont souffrent des millions de femmes à travers le monde. Puisque c'était en partie à cause d'elle que j'ai quitté mon pays natal.¹

Le personnage « E » vit au sein d'une société qui exerce l'excision sur les filles, elle découvre cette pratique pour la première fois, elle devient témoin des atrocités que subissent les femmes. Après avoir assisté à l'excision de trois petites filles, elle mesure sa faiblesse, son impuissance, car « E » est aussi une femme excisée, mutilée symboliquement par la religion, la société, l'homme et la politique, même son prénom est coupé au plus court, « E » est aussi une excision textuelle d'un prénom non accompagné d'un nom de famille, élément narratif qui renvoie au titre *L'Excisée*, une forme d'exclusion des femmes, d'une position d'autorité. Selon la narratrice:

L'excision, c'est la tradition, la fille ne sera pas acceptée si elle n'est pas excisée, les hommes ne l'épouseront pas.²

Pour l'homme, l'excision est la seule garantie de la pureté de la fille car les jeunes filles non mutilées sont considérées comme des impures, illégitimes et ne peuvent pas hériter d'argent, de bétail ou de terre.

« E » décrit ce rituel qui est pratiqué sur des fillettes innocentes qui n'ont aucune expérience par de vieilles femmes, sages femmes, laides, front tatoué, bouche édentée, des femmes sorcières qui représentent le visage de la mort.

Quand les vieilles femmes ont conservé leur vigueur, leur lucidité et toute leur hargne castratrice, elles dominent tout le monde, hommes, femmes, enfants, domestiques, esclaves en recouvrant dans une large mesure un très grand rôle social détourné, mais tout à fait réel. En jouant ce rôle, celui de l'homme, la sorcière protège toutes les femmes de sa caste des coups qu'elles peuvent recevoir. Elle devient ainsi protectrice, mais elle doit jouer son rôle de responsable et accomplir les travaux parfois même durs, comme l'excision.

Les fillettes victime, âgées de dix à douze ans, se tiennent au centre de la cour exposées aux regards des assistantes, leurs familles et d'autres femmes du village qui cherchent leur revanche tout en étant inconscientes, se souviennent du même couteau, du même bourreau et du même sang. Comme « Elles crient et chantent en scandant un rythme et ces chants noient les cris de l'enfant » (E., p.120). L'utilisation de l'adjectif indéfini « même » dénote la répétition de l'acte de mutilation. Donc, cette cérémonie est devenue une habitude,

1 Evelyne Accad, *A(e)ncre sans(g) censure*, Sherbrooke, Présence francophone, Centre d'étude des littératures d'expression française, 1970, p. 17.

2 Evelyne Accad, *L'Excisée*, Paris, L'Harmattan, 1982, p.134

une tradition ancrée dans la société du monde arabe. Les jeunes filles mutilées apparaissent dans une attitude de soumission et de pudeur « Les yeux baissés, les mains repliées sur leurs ventres » (E., p.119). Le rite de l'excision est caractérisé par la violence, la souffrance et le sang. Malgré ce sang qui coule, la plaie non cicatrisable et la douleur de la blessure, tout se déroule dans la fête. Toute une cérémonie se prépare pour cette castration. Les excisées n'ont aucun droit de rejeter cette soumission. L'excision est une étape transitoire qui leur permet le passage de la vie célibataire à l'univers maternel, dès lors, elles s'occupent de leurs époux, de leurs maisons et de leurs enfants.

Les personnages féminins qui subissent cette mutilation taisent leur souffrance, elles n'ont pas peur du silence, celui-ci a les mêmes racines que celles de l'obscurité. Comme dans ce rituel, les femmes « sorcières » ou celles du village essayent, cependant, d'éloigner, en faisant du bruit, cette menace obscure emballée de blanc et d'ellipse refusant obstinément de dire.

C'est ce que constate Nawal el Saadawi¹ l'écrivaine égyptienne dans son roman *La Face cachée d'Ève* dans lequel elle décrit l'expérience terrifiante de sa propre excision à l'âge de six ans, ainsi que son travail en tant que médecin dans l'Égypte des années cinquante:

Il m'arrive fréquemment de soigner des jeunes filles qui nécessitent des soins à domicile, souffrant de saignement abondants après une excision. Plus d'une a payé de sa vie la façon inhumaine et primitive dont était effectuée l'opération, déjà barbare en soi. D'autres souffraient d'infections graves ou chroniques, parfois pour le restant de leurs jours.²

Les cicatrices de l'excision sont des cicatrices physiques, celles qui sont présentes sur un corps et celles qu'a laissées en particulier la tradition. Les images de corps souffrants recouverts de plaies vives traversent le texte, le terme même de cicatrice apparaît dans le récit, rendu d'autant plus cruel que les équivalents sémantiques y sont nombreux: pas de cicatrices visibles mais la trace est bien là, c'est la dénonciation d'un monde cruel et stupide:

C'était presque hier qu'elle était entrée dans une cabine semblable où l'étrangère lui avait montré la marque logée entre ses cuisses, la monstrueuse cicatrice bleue, bouton du désir arraché, cris des femmes, sang coulant dans la plaine.³

1 Nawal El Saadawi est une écrivaine égyptienne née en 1931 près du Caire. Médecin psychiatre et féministe.

2 Nawal El Saadawi, *La face cachée d'Ève*, Beyrouth, 1977, p. 412.

3 Evelyne Accad, *L'Excisée*, Paris, L'Harmattan, 1982, p.72

Cicatrices bleues et violettes ensevelies sous les flots
Et la fille suppliant sa mère de la garder bien au
chaud dans l'enceinte, de la protéger du couteau et du sang
Et la fille marchant vers la mer, sous la mer¹

le sang qui a coulé dans l'enceinte, et le sang qui coule encore, les cicatrices qui vont se souder l'une contre l'autre pour fermer le sexe de la femme.²

Cette redondance du mot cicatrice a pour but d'insister sur l'ampleur de la douleur atroce et insurmontable due à l'excision, et de montrer que cette plaie est à jamais incicatrisable, elle est la marque d'une tradition violente. Elle a pour but aussi d'interpeller le destinataire à agir et à mettre fin à ce massacre collectif. Cette cicatrice sur le corps est présente aussi dans *Voyages en cancer*, Où le corps d'Evelyne est marqué par cette trace sur le sein, mais elle n'est pas une trace de la tradition, elle est celle de l'ablation, de la mutilation et des radiations que la maladie a exigé. L'ablation du sein et l'excision sont deux formes d'amputation qui laissent à jamais leur marque. Le corps en souffre plus que nous l'imaginons, ces coutures sur le corps ne peuvent être effacées. Ces cicatrices sont considérées comme mémoire du corps car elles sont rappel de la blessure ou l'histoire de la mutilation.

Cette cicatrice partagée sur la première de couverture a pour objectif de dédramatiser le corps mutilé. Rien ne pose problème, ni le regard sur soi, ni celui des autres. Le lecteur est affecté par cette photo, un pas courageux de la part de l'auteure, cette trace de lutte est un triomphe de la vie sur la mort. Elle témoigne que l'auteure a échappé à une souffrance atroce qui ne peut être oubliée mais transformée après guérison. Cette cicatrice n'est définie ni comme laide ni comme honteuse parce qu'elle a été acquise par le courage, un courage récompensé, c'est ce que nous lisons dans la quatrième de couverture où Evelyne Accad apparaît souriante dans la photo, un sourire qui reflète sa guérison, sa joie de vivre, sa rémission et son retour. L'auteure n'a pas cherché à dissimuler sa mutilation car elle est digne d'être mentionnée afin d'enlever le voile sur certains sujets tabous et épineux, entre autres le cancer et l'excision. La cérémonie de cette dernière se déroule dans un lieu fermé et sombre, suscitant la frayeur:

La maison de terre battue, boit le soleil et ne le renvoie pas..
. Il fait chaud, une chaleur qui respire la peur.³

1 Ibid

2 Evelyne Accad, *L'Excisée*, Paris, L'Harmattan, 1982, p.93

3 Ibid, p.119

La chaleur extrême ici est reliée au désert caractérisé comme nuisible et placé en opposition antithétique de la guérison. La maison est un espace fatal d'autant plus que toute personne qui s'y trouve ne peut échapper à son destin, lieu qui sent l'emprisonnement et le sang, visité par les mouches:

partout des mouches, de grosses mouches velues, des petites mouches aux pattes incessantes, des mouches bleues, des mouches rouges et des mouches noires, un tapis de mouches, un voile de mouches.¹

Ce lieu se transforme en un lieu de sacrifice car c'est un espace mortuaire, funèbre qui reçoit des personnes destinées à être sacrifiées. Il dénote le lieu infernal dans lequel on purifie des filles innocentes sans aucune expérience, ce lieu est fréquenté par des femmes sorcières, de vieilles femmes, comme des forces maléfiques à l'affût des victimes.

C'est un espace symbolisant le milieu, extérieur ou intérieur, dans lequel tout être individuel ou collectif se meut. Bien sûr, au milieu de ce lieu se meuvent les mouches de toutes les tailles: grosses, velues, petites et de toutes les couleurs: bleues, rouges, noires. Ces mouches représentent une poursuite incessante de la proie afin de montrer l'ampleur de cette douleur, l'auteure marque le parallèle: harcèlement sur le corps de la jeune fille et le harcèlement des mouches, la souffrance ressentie dans les deux cas est significative. Cet harcèlement est marqué par la présence des bourreaux pervers qui se servent de cette faiblesse devant un public qui se contente de regarder indifférent et complice.

Telle est la condition de la femme décrite au sein d'une société, une société qui tue l'innocence au nom de la religion, au nom des coutumes. Nous lisons dans *Voyages en cancer*:

Pendant que j'étais en traitement, je pensais au technicien qui regardait ma poitrine, même pas androgyne, je n'ai même pas de mamelon. Une poitrine mutilée par la civilisation. J'ai pensé: « Voici une poitrine excisée de sa sexualité, une poitrine dont on a extirpé le désir ».²

Dans ses textes, Accad compare la pratique traditionnelle de la mutilation génitale des femmes décrite dans *L'Excisée* et ce qu'elle décrit dans *Voyages en cancer* comme mutilation courante des malades du cancer, par des hystérectomies et des mastectomies. Elle trouve que cette dernière, comme l'excision, est une souffrance que l'on vit dans

1 Ibid

2 Evelyne Accad, *Voyages en cancer*, Paris, L'Harmattan, 2000, p.166

son corps avec des conséquences énormes, souffrance que les malades préfèrent ne pas en parler.

Mais cette coutume demeure toujours et tracasse notre auteure francophone. Alors, ce problème est abordé sous la forme d'une critique aiguë, comme un cri lancé par l'auteure, afin de réveiller les consciences endormies, de sensibiliser le monde à la souffrance que les petites filles endurent. Ce cri s'amplifie et se prolonge le long de deux pages:

Connais-tu la souffrance dans la chair même, la brûlure, la déchirure, l'arrachement de cet organe délicat et sensible logé entre les deux jambes, l'excision... et les cris des femmes, et la douleur lancinante et qui n'en finit plus, quand tu sais que ton corps ne sera plus jamais le même... et qu'à la place on t'a cousue, ficelée, fermée pour que tu ne puisses plus jamais respirer, t'ouvrir à la vie, à la tendresse, à la rosée des matins du désert.¹

La femme peut être excisée non seulement physiquement dans certaines cultures, mais métaphoriquement aussi. Selon l'expérience racontée par la narratrice, « E » est excisée derrière la porte clouée et derrière cette société qui l'empêche de s'exprimer librement. L'excision métaphorique se voit à la fin de L'Excisée quand le personnage « E » met fin à sa vie. Nous notons que dans les différents énoncés qu'il y a une égalisation des souffrances, cancer/excision. Hayat, Najmé, « E » et Évelyne partagent plus ou moins le même sort, elles échouent dans leur tentative d'auto-affirmation, les voies de secours auxquelles elles sont parvenues sont sans issues et péjoratives: la drogue pour Najmé, l'exil pour Hayat, le suicide pour « E » et la peur d'une rechute pour Évelyne.

Elle est arrivée au bord du fleuve, près de la mer. Elle a regardé son image qui se reflétait dans l'eau verte, reflet qu'elle avait déjà contemplé tant de fois, comprenant l'appel caché des flots et de la vague. Sans la moindre hésitation, elle a pénétré la vague, elle a avancé dans son image qui l'attendait. Elle a avancé dans l'eau qui s'est refermée sur elle. Elle est allée vers le repos. Elle est allée vers le silence.²

Les femmes qu'Accad met en œuvre se battent pour que leur corps puisse avoir le droit d'exister au-delà de la tyrannie des tabous. Elles veulent tout simplement vivre plus naturellement leur corps et leur vie de femme. Non seulement la femme est reléguée à un corps-objet fortement sexualisé, mais ce corps est de surcroît humilié et méprisé par l'autre femme, dont le pouvoir s'abstient à maintenir la tension sur la femme par la femme, à savoir la mère, la belle-mère, la belle-sœur. Il

1 Evelyne Accad, L'Excisée, Paris, L'Harmattan, 1982, pp.84-85

2 Evelyne Accad, L'Excisée, Paris, L'Harmattan, 1982, p.108

ressort de cette écriture dénudée et habitée par des cris de souffrance des récits qui proviennent d'un imaginaire lié à la réalité, et d'histoires de souffrance et de rêves de femmes opprimées et séquestrées qui finissent leur vie en se droguant.

4. Conclusion

Accad, dans ses romans, adopte un discours dénonciateur, elle dénonce la guerre et la société patriarcale en tant qu'espace qui aliène l'homme et ses dysfonctionnements qu'elle ressent comme étouffante, elle dénonce aussi la tradition qui a rendu la femme comme objet d'assouvissement sans voix et sans corps.

La mise en valeur des personnages romanesques avait pour but de dénoncer la violence subie par les femmes qui ne disposent pas librement de leur corps, tout comme leur parole, leur regard et leur espace qui sont limités et contrôlés par le patriarcat, par les mœurs patriarcales et le sexisme discriminatoire.

Nous pouvons juger à travers l'écriture d'Accad que la dénonciation n'est pas une fin en soi, au contraire, elle est le début d'une amélioration ou d'un changement social et politique. L'écriture est un moyen pour dévoiler et révéler une vérité insoutenable, celle des relations impossibles entre le masculin et le féminin qui sont vouées à l'échec à cause de la guerre et la tradition.

Bibliographie

- ACCAD Evelyne, L'Excisée, Paris, L'Harmattan, 1982
- ACCAD Evelyne, Coquelicot du massacre, Paris, L'Harmattan, 1988
- ACCAD Evelyne, Voyages en cancer, Paris, L'Harmattan, 2000
- ACCAD Evelyne, A(e)ncre sans(g) censure, Sherbrooke, Présence francophone, Centre d'étude des littératures d'expression française, 1970
- AUSTIN J.L., Quand dire c'est faire, Paris, le Seuil, 1991
- EL SAADAWI Nawal., La face cachée d'Eve, Beyrouth, 1977
- GENETTE Gérard., Figure III, Paris, le Seuil, 1972
- MAINGUENEAU Dominique, Initiation aux méthodes de l'analyse du discours, Paris, Hachette, 1983